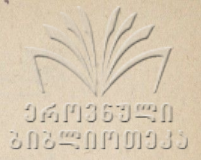


13



# LE CAUCASE ILLUSTRÉ

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

№ 5

1901—1902

Le costume au Caucase



Arménienne de Choucha

Dessin de Vereschaghine

6278

## LES LESGHIENS

On ignore l'histoire du Daghestan. Les traditions concernant cette contrée ne remontent pas au delà du IX-e siècle et on ne sait rien de positif sur la provenance et la date de l'avènement des Lesghiens. Ce qui est certain, c'est que la configuration géographique du Daghestan avait prédestiné cette région à servir de refuge aux peuples et tribus pourchassés, et que ces réfugiés, vivant dans un isolement complet, devaient forcément conserver un caractère individuel.

Au point de vue anthropologique, les Lesghiens accusent comme moyennes: indice céphalique 86.00 et 86.45; indice facial 79.12, 78.46, 77.12; indice nasal 64.04, 69.65, 67.30. Ces mensurations ont été fournies par 178 individus choisis parmi 10 tribus lesghiennes. On considère les Lesghiens comme une race mêlée, moins belle que les races caucasienne et tchetchène; les traits en général sont durs. Belliqueux, de tempérament sanguin, ils sont enclins au brigandage mais hospitaliers. Ils supportent les fatigues physiques avec une endurance étonnante. Ils fument le tabac et boivent le vin. La vendetta est répandue parmi eux. Ils ont le respect des vieillards et des prêtres.



Mahométans sunnites, ils vénèrent la mémoire de deux héros: de Kazi-Moullah et de Schamyl qui surent s'entourer d'une gloriole de prophètes et opposèrent aux Russes une résistance acharnée. Schamyl fanatisait le peuple par le *muridisme* de Kazi-Moullah, une doctrine qui enseigne l'abnégation, la charité, la réflexion perpétuelle sur l'Être suprême, la connaissance approfondie du Coran et l'hospitalité. Ajoutez à cela les trois principes cardinaux de l'islam: la liberté, l'égalité des classes et l'extermination des mécréants, et on comprendra que

Schamyl ait réussi à enflammer toute la population du Daghestan pour la guerre sainte. Mais le *muridisme* n'entraînait le peuple que lorsqu'il fut prêché par Schamyl. Aujourd'hui ce peuple comprend et apprécie les bienfaits de la mission civilisatrice des Russes. Pour les menues affaires l'*adat* est resté en vigueur; Schamyl l'avait supplanté par le *chariat*, mais les Russes l'ont fait rétablir par les indigènes chargés de l'administration. Les Lesghiens attachent, du reste, beaucoup d'importance à l'enseignement religieux; leurs enfants apprennent l'écriture arabe pour qu'ils sachent lire le Coran.

La femme lesghienne n'est pas mieux partagée que les autres Caucasiennes. Elle est le portefaix, la bête de somme de la famille, mais jouit néanmoins d'une certaine autorité.

Les Lesghiens sont de bons agriculteurs; ils pratiquent à merveille l'irrigation qui a dû être introduite par les Arabes, mais leurs instruments agricoles sont très primitifs. En hiver, les pâtres vont avec leurs troupeaux en Transcaucasie ou sur les rives occidentales de la mer Caspienne; ils s'absentent de leurs villages pendant huit mois et reviennent au printemps.

Un certain nombre de Lesghiens s'occupent de quelques métiers, notamment du tissage de tapis et d'étoffes de laine, de fabrication d'armes, d'incrustations sur bois etc.

Les villages se trouvent ordinairement sur des points stratégiques, et le système de construction vise toujours la défense contre l'ennemi. Dans les régions de l'Est les localités sont encore des villages mais dans l'Ouest ce sont de véritables nids d'aigle. Dans la région du Samour les maisons sont en terre glaise; dans l'intérieur du Daghestan on les a creusées dans le rocher. Le toit est

plat, en terre battue, percé d'une petite cheminée; après la pluie on le nettoie avec un rouleau de pierre. Les maisons sont fermées du côté de la rue; on entre par une haute porte de bois dans la cour; un vestibule et une petite porte donnent accès dans l'intérieur. Les chambres sont exigües, les fenêtres sont des meurtrières fermées par des grillages. La chambre de la famille est séparée de celle des hôtes par une cloison; le plafond est soutenu par une poutrelle; le plancher est une couche unie d'argile et de sable. Malgré les grands froids, il n'y a ni poêle ni four; une cheminée ouverte sert pour le chauffage et la cuisine. Sur le sol sont étendus quelques tapis. Le toit d'une maison sert souvent de balcon pour la maison contiguë, et tant qu'il fait beau la famille est réunie sur le balcon.

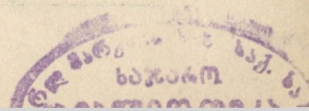
Le costume des hommes est celui de tous les Caucasiens montagnards et n'offre rien de particulier. Les femmes, voilées, ornent leur chevelure de rubans, s'enveloppent de la *tchada* et d'une *bourka* blanche. La musique et les chansons des Lesghiens sont primitives, mais leur danse la *lesghinka* est populaire dans tout le Caucase. La soupe acidulée et le pilaff sont leurs mets favoris. Ils ont toujours du pain frais et en cuisent chaque jour.

Les Lesghiens parlent une quinzaine d'idiomes; tel idiome est parlé par plus de 100.000 âmes, tel autre par 500 à peine. Les langues avare, darghienne et kurine sont répandues parmi les autres peuplades tandis que le kazikoumouk et le tabassaran ne sont entendus que dans un petit coin de terre. Les peuples de cette Babel communiquent les uns avec les autres au moyen de langues générales: dans l'Est, c'est le tatar; à l'Ouest du Kara-Koïssou, c'est l'avar. Le Daghestan est le territoire où les langues se propagent ou disparaissent sous nos yeux; la minorité abandonne son idiome pour adopter celui de la majorité; on rencontre des Arméniens qui ne parlent que le géorgien, des Juifs qui ne savent que le persan, des Géorgiens qui ne comprennent que le turc, des Oudes qui n'entendent que l'arménien. Ceux qui abandonnent leur langue perdent en même temps peu à peu leur originalité, et ces fusions de race commencent

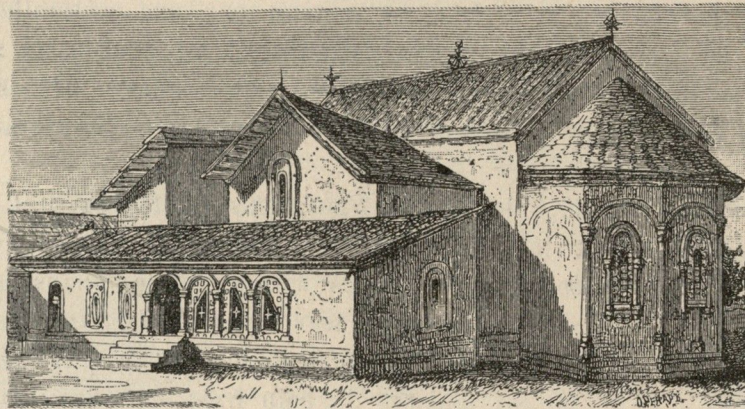
à simplifier la question des nationalités. Malgré son caractère géographique si fermé, le Daghestan a vu pénétrer la civilisation, et ses idiomes accusent beaucoup d'éléments étrangers. Les Géorgiens, les Arabes, les Persans, les Tatars, les Russes y ont fait sentir leur influence, mais à tour de rôle, successivement et dans des régions différentes; c'est ce qui a causé la multiplicité des langues.

Les idiomes du Daghestan sont fort peu connus; il y en a trois ou quatre dont on a examiné la grammaire, réuni les vocables; quant aux autres on n'en connaît que quelques mots qui ne sauraient suffire pour en établir le système et les accointances. Il résulte des données recueillies que le Daghestan comprend quinze peuplades parlant chacune un idiome incompréhensible pour toutes les autres; ces quinze idiomes se divisent en 4 ou 5 groupes qui présentent assez d'éléments communs pour admettre l'hypothèse d'une dénomination commune: celle de langues lesghiennes ou „langues du Daghestan“. On peut, en outre, constater qu'il y a une certaine affinité entre le lesghien et le tchetchène. Mais on n'en sait pas plus long et on ne peut préciser la place que ces deux langues occupent philologiquement.

J. Janko

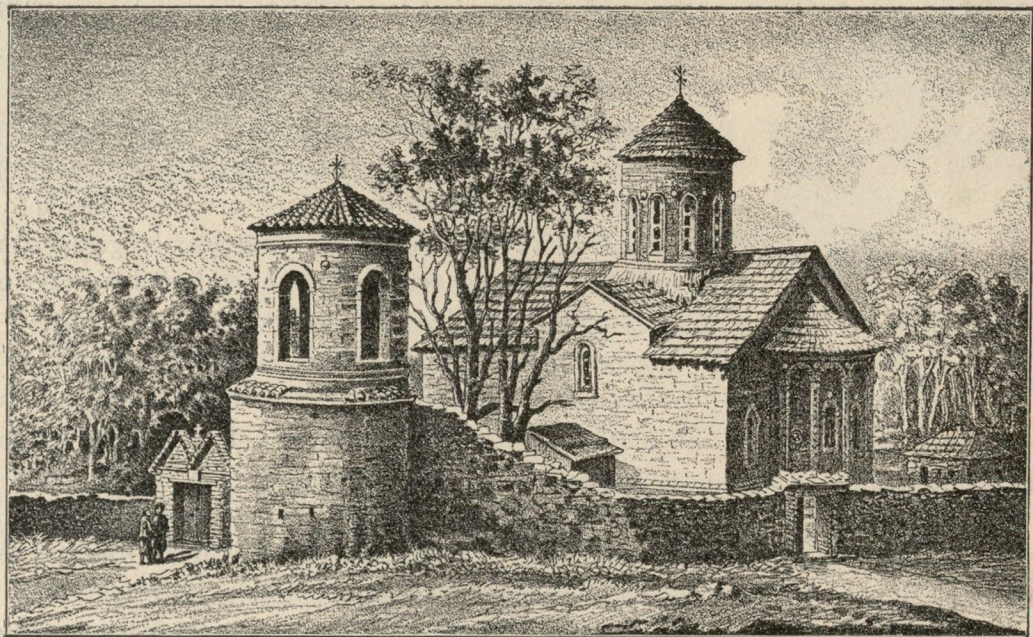


## L'architecture religieuse au Caucase



**Eglise de Khopi (Mingrélie)**

D'après Dubois de Montpéroux



**Eglise de Tzaïchi (Mingrélie)**

Dessin de Scalèze

## LES AFFAIRES DE BAKOU

ET LES INTÉRÊTS FRANÇAIS AU CAUCASE \*

Quand il est question d'affaires de pétrole devant des personnes n'ayant pas séjourné à Bakou et par conséquent ne pouvant pas être bien au courant de cette industrie, presque toujours elles vous font cette réflexion: „Mais il n'y a rien à faire à Bakou; il y a là la maison N. ou la maison R. etc., qui ont pris tous les bons terrains! Toutes les affaires qu'on vous propose en dehors, ce sont celles dont ces maisons n'ont pas voulu!“

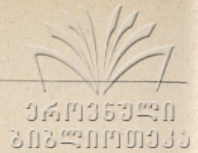
Nous n'insisterons pas sur cette légende; disons seulement qu'à côté des deux ou trois maisons qui sont généralement citées, parce qu'elles sont connues par leur commerce d'exportation, on omet, par ignorance du pays, vingt autres également de premier ordre, qui ont prospéré d'une manière d'autant plus encourageante que leurs débuts ont été, la plupart du temps, plus modestes. De plus, l'exemple des affaires anglaises nouvellement créées est là pour démentir cette assertion.

Il est certain que plusieurs „firmes“ se sont fait une place prépondérante dans la fabrication et surtout dans l'exportation des dérivés du naphte, pétroles etc.; d'autres auraient pu le faire aussi s'ils avaient voulu s'en donner la peine; mais les terrains naphtifères, les exploitations, appartiennent à cent personnes ou Sociétés différentes et indépendantes, qui vivent généralement en très bonne intelligence, l'industrie russe du naphte étant peut-être une des seules au monde où la concurrence locale n'existe pour ainsi dire pas, où l'on n'est pas jaloux les uns des autres, car le succès de l'un, sur un terrain, donne immédiatement une valeur correspondante aux terrains voisins appartenant aux autres.

Les étrangers en particulier ne sont pas, comme on semble le croire, vus d'un mauvais œil par ces maisons puissantes; elles savent au contraire reconnaître en eux des auxiliaires utiles pour développer cette industrie qu'elles n'ont pas la prétention de posséder toutes seules. Le gouvernement russe fait d'ailleurs tout ce qu'il peut pour *généraliser* et développer les exploitations naphtifères; les conditions ont certes changé depuis que c'était un monopole de l'Etat (avant 1873). Cette industrie a suivi une marche absolument normale; rappelons-en brièvement les étapes avant de conclure.

Les terrains de l'Etat furent d'abord pris à bail par les Mirzoeff, les Kokreff et quelques autres, ces vétérans du naphte, dont les entreprises, maintenant sous forme de Sociétés, sont toujours prospères. Ils furent suivis de près par les gens qui „comprirent“ le naphte, tels que les Tsatouroff, Mantacheff, Zoubaloff etc., le français Richard qui, ayant d'excellents terrains, n'eut malheureusement pas les moyens de persévérer; bien entendu il ne fut pas soutenu et il mourut de chagrin avant de voir les fontaines qui sur ces exploitations rapportèrent à d'autres des fortunes. Entre temps, M. M. Nobel, suédois d'origine, apportèrent à cette industrie leur science pratique, les procédés modernes et ils la firent sortir de l'empirisme et des moyens primitifs qui y étaient en œuvre. Ensuite la maison Rotschild réunit plusieurs affaires existantes tant à Bakou qu'à Batoum, en continuant la „Société Caspienne et mer Noire“. Loin d'absorber toutes les affaires de Bakou, elle les aida vigoureusement en leur apportant un élément financier „espèces“ qui, pour les raisons indiquées précédemment a toujours été rare à Bakou. Enfin, dans ces derniers temps, les Anglais, en même temps qu'un capital important, amenèrent en quelque sorte l'élément „social“. Ils surent profiter de la période où Bakou sortait de son isolement et se rapprochait du monde connu, par la création de moyens de communications rapides. Comme nous l'avons vu, ils mirent en Société, à capital élevé, des affaires de grande valeur dont les actions furent placées à l'Étranger. Cela par contre détermina un certain nombre d'entreprises à se transformer elle-mêmes en Sociétés russes; citons deux exemples: la Société Mantascheff avec 22.000.000 roubles de capital et l'affaire Toumaïeff et C<sup>ie</sup>. La puissance de la première est connue; disons un mot de la seconde. L'affaire Toumaïeff et C<sup>ie</sup> avait été donnée en option à des Français, de mai à juillet 1898, moyennant 2.000.000 de roubles. Ne voyant aucune solution, M. M. Toumaïeff constituèrent eux-mêmes leur affaire en Société russe au capital de 2.000.000 de roubles, c'est-à-dire sans aucune majoration sur le prix d'achat qu'ils se payèrent à eux-mêmes. L'affaire étant en pleine marche, il ne fut même pas nécessaire d'y ajouter

\* Voir les N<sup>os</sup> 1, 2, 3 et 4 du „Caucase Illustré“



de fonds de roulement nouveau. Or, elle donna la première année de sa constitution un bénéfice net de 506.526 roubles qui s'éleva à 972.532 r. la deuxième année; elle distribua 14 r. % de son capital pour le premier exercice (35 roubles par action de 250 r.) et, déduction faite des amortissements et réserves, les 500.000 roubles qui furent attribués au dividende pour le deuxième exercice représentent 62 r.  $\frac{1}{2}$  par action ou 25 r. % du capital. Voilà encore une des affaires que nos compatriotes laissèrent échapper. (Les actions en sont, paraît-il, négociées par un groupe anglais).

Que firent, en effet, les Français pendant toute cette évolution que nous venons de parcourir rapidement? C'est triste à dire; ils laissèrent la place aux autres ou firent bien peu de choses. Citons néanmoins, à Grozny d'abord, la Société des pétroles de Grozny (Société belge) qui acquit les exploitations Akverdoff, Société importante qui eut ses difficultés au début mais qui, si elle est bien soutenue, devrait marcher de l'avant, développer ses exploitations. Des Sociétés anglaises se sont fondées tout autour d'elle: la Spies Petroleum, la Braguny Petroleum etc.; ensuite le Standard russe, où tous les intérêts sont français. Après avoir fait de la prospection et de grands travaux d'usines aux environs de Novorossisk, il a acquis récemment et commencé à exploiter de bons lots de terrains à Grozny.

Mais à Bakou même nous ne voyons, pour représenter l'industrie franco-belge, que la Société des pétroles Binagady-Bakou, Société modeste qui s'émut trop de quelques accidents de puits arrivés sur l'un de ses terrains; elle aurait dû développer ses exploitations et faire comme le Baku Russian Petroleum C<sup>o</sup>, c'est-à-dire ne pas rester en place et augmenter sa production par tous les moyens possibles. Si elle est soutenue, comme elle le mérite à tous les égards, cette société est parfaitement susceptible de représenter dignement nos nationaux à Bakou. La région de Binagady n'est guère exploitée que superficiellement, et tant que plusieurs forages à grande profondeur (200 à 275 sagènes) n'auront pas été faits, on en ignorera les richesses. M. Lébédoff, ingénieur des mines, a fait récemment un travail sur une autre région; il peut servir d'enseignement; extrayons-en quelques chiffres: Bibi-Eibat a donné pendant bien longtemps, avec des petits puits, des productions minimales 113.000 à 111.000 pouds par an, qui descendirent à 81.245 et tombèrent même à 8.300. Le jour où cette région fut réellement mise en valeur, c'est-à-dire à partir de 1883, elle se réveilla avec une production de 4.930.000 pouds qui monta à 17.445.906 pouds en 1886, atteignit 47.494,700 en 1893, et 96.526,763 en 1898 et qui n'a fait qu'augmenter depuis. D'autre part Romany, qui jusqu'en 1889 n'était connu que par ses jardins et ses vignes, n'est-il pas devenu rapidement un des premiers bassins de Bakou avec des productions supérieures à 100.000,000 de pouds? Du reste, sur le XXVI-e groupe de Binagady, appartenant à une petite Société locale, un puits vient de donner à 64 sagènes, c'est-à-dire à une profondeur bien faible, une production d'une centaine de mille pouds en un mois par jaillissement (fontaine), au moment où on s'y attendait le moins; n'est-ce pas là un bon augure?

**Conclusions**—Nous avons suffisamment indiqué ce qui avait été fait à Bakou, en déplorant que nos compatriotes n'y aient pris qu'une part infime. N'est-il pas trop tard maintenant? Que peuvent-ils y faire encore?—La réponse est bien simple: soutenir d'abord les Sociétés françaises qui existent soit à Grozny soit à Bakou, les développer. L'expérience et la connaissance du pays sont choses qui ne s'acquièrent qu'avec du temps et de l'argent, et il vaut mieux profiter d'„écoles“ faites, que d'avoir à en faire soi-même. Ces affaires, qui existent, peuvent former le point de départ, le pivot d'affaires nouvelles très considérables. Comme nous l'avons dit au début de ces notes, nombreuses sont les entreprises de Bakou qui ont eu des débuts difficiles, et nous pourrions citer des industriels de cette ville, aujourd'hui millionnaires, qui ont dû engager leur montre pour payer leurs ouvriers!

Outre ces rares affaires déjà faites par nos compatriotes et que les Français doivent soutenir, il peut en être créé de nouvelles; d'excellentes exploitations en pleine marche peuvent être acquises dans des conditions exceptionnelles en choisissant son moment; mais il ne faut pas pour cela demander des options longues et „trainer“ les vendeurs. Il n'y a pas de pays plus nerveux que Bakou. Une baisse de prix du naphte, une crise passagère, immédiatement tout le monde se décourage et oublie que les plus grosses fortunes ont été faites à des cours du naphte inférieurs à 6 kopeks par poud, quand les forages étaient plus coûteux que maintenant. Un raffermissement dans le prix, aussitôt toutes les valeurs doublent, décuplent!

On peut donc créer encore des affaires à Bakou; mais, vu le caractère des actionnaires français qui n'auront jamais la sagesse d'attendre la mise en valeur de terrains neufs, il ne faut pas hésiter à acquérir, au prix voulu, des affaires en exploitation permettant de donner un dividende dès le début. Il faut, en outre, y ajouter des terrains neufs; dans ce but examiner toutes les circonstances qui se présentent, soit par adjudication du gouvernement soit par achat ou création de zaïawkas (droits de recherches), soit par acquisition de terrains privés, etc. Un seul de ces terrains vaut en quelque sorte fatalement un jour ou l'autre, à lui seul, le prix qu'on les a achetés tous. En un mot, profiter des occasions favorables, même si on n'en a pas besoin. Ne jamais se dire: „Nous avons bien assez de terrains; il est inutile de songer à en acquérir d'autres“. Ils ne coûtent rien ou presque rien s'ils ne sont pas exploités; des réserves de terrains ne sont jamais superflues, et l'on peut (nous en avons de nombreux exemples) regretter amèrement une occasion manquée.

En outre, il n'y a pas que les terrains; à certains moments les usines (distilleries) seront fort avantageusement exploitées, et elles sont d'un entretien nul si on a intérêt à les laisser chômer.

Il faut donc se tenir sur le marché et aller de l'avant, *sans emballement mais aussi sans timidité*. Dans ces conditions on peut dire qu'on n'a pas d'exemple de mauvaises affaires à Bakou. Nous ne croyons pas devoir être contredit par personne qui „connaisse“ réellement Bakou. Il ne faut pas pour cela une simple étude de quelques jours, ni encore un simple ensemble de renseignements pris à des sources plus ou moins autorisées ou plus ou moins intéressées. Il faut un séjour sur place prolongé, qui vous ait „acclimaté“ à ces sortes d'affaires en vous permettant de les juger en connaissance de cause.

Il y en aurait long à dire sur les entreprises de pétroles; nous serons heureux toutefois si déjà ces quelques notes peuvent attirer l'attention de nos compatriotes sur les affaires du Caucase et sur une industrie aussi intéressante que celle du naphte à Bakou.

*Albert Blazy*

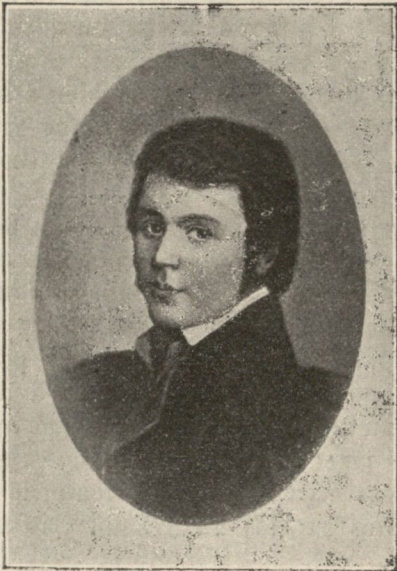
## TYPES DU CAUCASE



Kartaliniens et Kartaliniennes

## UN CHEF D'ÉCOLE ARMÉNIEN

Né à Kanakher près d'Erivan en 1804, Katchatour Abovian est envoyé à Edchmiadzine où il reste pendant six ans comme chantre. En 1823, il vient au séminaire arménien de Tiflis, et c'est là qu'il commence ses premiers essais littéraires. Ses études terminées en 1828, il veut aller chez les Mékhitaristes, mais la guerre russo-persane l'en empêche. De retour à Edchmiadzine il y fait la connaissance du professeur Parrot qui lui promet son appui et le fait venir en 1830 à Dorpat aux frais du gouvernement. A cette Université, Abovian apprend l'allemand, le français. En 1836, rentré à Tiflis, on le retrouve inspecteur d'écoles à Erivan. En même temps, il sert d'interprète et accompagne les voyageurs ayant une mission scientifique. En 1839, il épouse une allemande, ouvre un pensionnat à Erivan et devient candidat à l'Université de Kazan. Cette année-là, sous le titre: „*Les blessures de l'Arménie*“, il publie un roman historique inspiré par les événements de la guerre de 1828. Ce roman, écrit pour la première fois en langue vulgaire, dans l'idiome *araratian*, et non pas en *grapar* c'est-à-dire dans la langue arménienne classique du V<sup>ème</sup> au XVIII<sup>ème</sup> siècle, fut le point de départ de la nouvelle langue qui s'est développée depuis, c'est-à-dire l'*achkharabar*, langue littéraire arménienne moderne. En 1848, Abovian disparaît d'Erivan et l'on ignore ce qu'il est devenu.—Etrange carrière, étrange destinée que celle de ce chef d'école!



J. M.

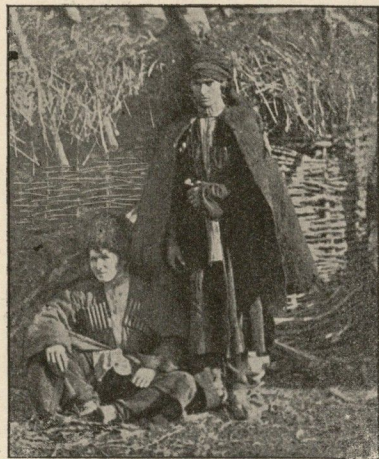
## L'HOSPITALITÉ EN MINGRÉLIE

Un voyageur arrive-t-il chez le Mingrélien même le plus pauvre, aussitôt le maître de la maison s'avance au-devant de lui, le sourire aux lèvres, et s'incline profondément; sa femme, ses enfants, se présentent à leur tour et saluent de la tête pour lui souhaiter la bienvenue; puis, avant que l'étranger ait eu le temps d'adresser une demande, une table se dresse devant lui comme par enchantement. On lui apporte tout ce qu'on possède: maïs, fruits, légumes, vins; on tue non seulement chapon et poulet, mais on saigne encore un mouton et même le jeune veau qu'on engraisait pour l'holocauste prochain. Rien n'est trop beau ou trop bon pour un hôte et pour une si heureuse occasion! Les voisins accourent venant aider aux femmes et fournir leur contingent de libéralités et de zèle. L'une portant un pot à eau, l'autre une serviette, s'approchent de l'étranger pour l'inviter à se laver les mains. Celui-ci, attablé tranquillement, est servi par toute la famille qui, debout, attentive, l'entoure respectueusement et tâche de prévenir ses moindres désirs. Plus il mange et boit, plus les visages s'égayent! Quelle honte, en effet, si un hôte n'était pas satisfait, et s'il ne laissait pas quelques restes au fond de son assiette! Pendant ce temps, un lit moelleux, fait avec les matelas les plus doux, garni d'un drap de dentelle, d'oreillers en duvet le plus fin, a été préparé dans la pièce de la maison où l'étranger passera la nuit. Toute la famille a déjà déménagé, et s'est casée comme elle l'a pu, ailleurs. Le soir, les femmes viennent vous ôter vos vêtements, vous bordent, et attendent pour se retirer que le sommeil vous ait gagné. Peu fatigué, avez-vous de la peine à vous endormir, une jeune fille décroche le *tchongouri*, et, assise au pied de votre lit, elle vous berce doucement aux sons de quelque ballade amoureuse! Quels rêves ne fait-on pas ensuite! Le matin, ce sont encore les femmes qui viennent, sur la pointe du pied, entr'ouvrir la porte et vous réveiller avec mille précautions. Vos habits, vos chaussures sont déjà prêts; un bain de pieds vous attend, et votre chanteuse de la veille est encore là pour vous pencher la cruche d'eau et procéder à votre toilette. L'heure de votre départ arrive. Toute la famille se range sur votre passage, et on vous accompagne jusqu'au seuil de la demeure avec des saluts de tête répétés, et vous vous éloignez ravi, sans qu'une poignée de main soit échangée, sans qu'on ait prononcé un mot, ou répondu à tous vos remerciements. Et ne croyez pas que ce soit seulement pour une visite passagère et de quelques heures qu'on fasse tant de frais. Que de fois un hôte inconnu et inattendu arrive, s'installe, et reste plusieurs jours! Redoublement de largesses, et titre d'honneur de plus pour la maison qu'il a ruinée par son séjour!

J. M.



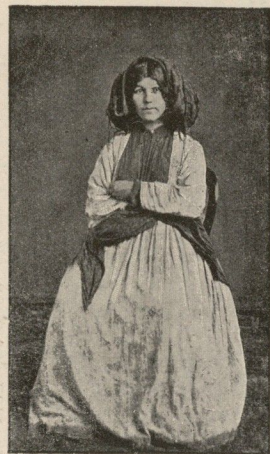
TYPES DU CAUCASE



MINGRÉLIENS



KAKHÉTIEN



MINGRÉLIENNE

## TROIS RENCONTRES

Récit de Simon Bolkvadzé, à propos du prince Lévan Dadian

Bras dessus, bras dessous, avec le baron Rosen, le prince de Mingrélie Lévan se promenait un beau soir d'automne 1837 sur la place du palais de Zougdidi. Ils causaient de la prochaine arrivée de l'Empereur de Russie au Caucase. Une suite brillante, composée de la noblesse d'Imérétie et de Mingrélie, toute couverte d'or et de riches costumes de toutes couleurs, formait des groupes pittoresques et silencieux autour du prince et du baron. On n'entendait que le refrain lointain du *mraval-jamière* que chantaient encore à table quelques retardataires. Tout à coup sortit de la foule un paysan mingrélien, presque nu, pâle, tremblant, qui se jeta aux pieds du baron Rosen.

— „Défends-moi, mon seigneur, s'écria-t-il en suppliant; je suis bien malheureux!“

— „Que veux-tu?“

— „Protection, mon seigneur, protection! sinon je me suicide devant vous, devant mon souverain, en présence de tout le peuple! Je veux que tout le monde sache qu'il n'y a pas de justice en Mingrélie!“

— „Mais dis-moi donc ce qui t'est arrivé!“

— „On m'a volé et vendu mes enfants; ma femme s'est enfuie, ma maison est pillée!“

— „Comment t'appelles-tu?“

— „Outchardia Kouprava“.

— „Qui a volé tes enfants?“

— „Djolia Goghi.“

— „Où les a-t-il emmenés?“

— „L'un est vendu à Alexandre Dadian, l'autre à Gougounava, le troisième....“

— „Combien en avais-tu donc?“

— „Quatre! et tous les quatre sont vendus! Ma femme a eu peur d'avoir le même sort et s'est cachée chez ses parents!“

Le paysan n'avait pas achevé de parler que déjà Lévan, qui ne savait rien de cette histoire, avait fait signe d'approcher à son premier ministre Nicolas Dadian: „Prends ce paysan, nourris-le bien et fais-lui restituer ses enfants. Après le passage de l'Empereur tu me diras si mon ordre a été exécuté, dit Lévan, confus de l'incident.“

La conversation reprit entre le prince et le baron, et, pendant que les Mingréliens se mettaient en selle pour les escorter jusqu'à Anaclia à la rencontre de l'Empereur, le pauvre Kouprava, abandonné aux mains des gentilshommes de la Cour, était jeté en prison.

Le lendemain matin, le geôlier demanda à l'intendant du palais, qui était resté à Zougdidi, ce qu'il fallait faire du prisonnier; il répondit: „Qu'il crève au cachot, ce sera beaucoup mieux, car ce vaurien pourrait avoir l'idée de se plaindre à l'Empereur!“

Trois semaines se sont écoulées. L'Empereur a visité Zougdidi, a charmé tout le monde par sa générosité et son amabilité. On s'étonnait surtout de sa haute stature, et Scondia, Ratia, les Mingréliens les plus grands que Lévan avait à dessein placés à la porte de l'église, semblaient tout petits à côté de Sa Majesté. L'Empereur fut gai et gracieux; et, après avoir décoré la princesse Dadian du cordon de l'ordre de S<sup>te</sup> Catherine, il partit pour Bombouas-Khédi à cheval, car il était impossible de voyager en voiture à travers les mauvais chemins de la Mingrélie.

Ayant quitté l'Empereur à la frontière de sa principauté, et revenu chez lui de très bonne humeur, Lévan se souvint de Kouprava.

- „Qu'a-t-on fait de ce pauvre paysan? demanda-t-il.  
 — „Il est en prison, répondit un gentilhomme“.  
 — „Comment! en prison! Qui a osé l'enfermer? Amenez-moi Kouprava!“

Après l'avoir questionné, Lévan lui fit cadeau de vêtements, le consola et écrivit au ministre Nicolas Dadian l'ordre de faire tout ce que demanderait le malheureux. Deux jours après, Kouprava remit la lettre. L'ordre était formel; impossible de désobéir. Le ministre, à son tour, ordonna au prince Vamek de donner satisfaction au villageois. Vamek s'en soucia peu. Kouprava frappa vainement à sa porte; il n'obtint rien.

Quelques mois se passèrent. La fête de Pâques arriva. Imérétiens, Gouriels, Mingréliens, écuyers, chanteurs, tireurs, fauconniers, hôtes habituels de Lévan, chasseur adroit et infatigable, étaient réunis au palais. Tout le haut clergé du pays assistait aussi à la réception. Quand le prince, suivi de l'archevêque et des ministres, sortit du palais pour recevoir les compliments d'usage, là où six mois auparavant, devant le baron Rosen, Lévan s'était trouvé dans une position si désagréable, se présenta de nouveau le paysan qui cherchait ses enfants. Etonné, le prince arrêta sur lui son regard. — „Je suis encore sans mes enfants!“ dit Kouprava.

A ces mots, Lévan devint rouge de colère; il se retourna et eut l'air de chercher quelqu'un parmi son entourage; le prince Nicolas Dadian n'y était pas. Alors il prit le paysan par la main, et le présentant à l'archevêque de Martvili: „Monseigneur, dit-il, je vous confie ce malheureux. J'ai ordonné au prince Nicolas de lui faire rendre ses enfants; il ne l'a pas fait. Veuillez insister pour que ma volonté soit accomplie“.

Les jours s'écoulèrent, mais Vamek, quoique l'ordre lui en eût été réitéré, n'avait pas obéi. Au commencement de l'été, Lévan partit pour les montagnes du Letchkhoun où il passait la belle saison; en route, il s'arrêta à Senaki pour se reposer. De bonne humeur comme il l'était presque toujours, il s'amusait à jouer sur le balcon au tric-trac avec un prince imérétien. La partie était intéressante, et Lévan l'avait belle. „Dou-chachi!“ s'écria-t-il en jetant vivement les dés; le coup fut heureux; il gagna, et se levant aussitôt il regarda en riant et en vainqueur les gentilshommes de sa suite. Mais, tout à coup, parmi les visages joyeux qui l'entouraient, il aperçut encore une fois le paysan qui se présentait de nouveau devant lui, tout seul, sans ses enfants!

A cette vue, la bonne humeur de Lévan cessa en un instant. Sans dire un mot, fronçant les sourcils, il fit quelques pas sur le balcon et s'arrêta dans le coin qui était le plus près de la porte cochère de la cour. Quelques minutes après, par cette porte entra à cheval le prince Vamek qui n'avait pas obéi à l'ordre de Lévan. Vamek mit pied à terre, attacha sa monture et gravit les marches. Lévan, en l'apercevant, bondit et voulut se jeter sur son sujet infidèle, mais celui-ci l'évitant adroitement sauta du balcon dans la cour et disparut dans l'épais maïs qui était planté autour de la maison. „Arrêtez-le!“ cria Lévan. Mais avant que les serviteurs n'eussent eu le temps de descendre et de courir à sa poursuite, l'adroit Vamek avait déjà gagné les bois voisins. Cette fuite mit le comble à la fureur de Lévan; ne sachant sur qui la faire retomber, il ordonna de battre l'innocent cheval de Vamek jusqu'à ce que la pauvre bête tombât sous les coups!

— „Et que devint Kouprava?“ demandai-je au vieux Bolkvadzé.

— „Le pauvre fou attendit toujours la réponse!“ me répondit-il, en citant le fameux vers de Goëthe.

L. B.

ФАБРИЧНАГО СКЛАДА  
КАВКАЗСКАГО АКЦИОНЕРНАГО ОБЩЕСТВА ОБРАБОТКИ ВОЛОКНИСТЫХЪ ВЕЩЕСТВЪ  
„Г. З. А. ТАГИЕВЪ“  
ВЪ БАКУ

BAKOU  
*Passage Lalaiëff*

„AU BON MARCHÉ“  
Modes—Nouveautés—Lingerie—Parfumerie—Articles  
de Paris

BAKOU

HÔTEL DU CAUCASE

BAKOU, *Nijni-Tazapirski № 3*

J. A. FLORENCIE

Entreprise de travaux de décoration  
Sculpture — Stucature — Peinture  
Téléphone № 921

Bakou

MAGASIN DE MUSIQUE

H. I. İNDRISEK

Dépôt de pianos et d'harmoniums

BAKOU

GRAND HÔTEL DE MOSCOU

БАКУ, *Нижне Тазапирская № 3*

ИВ. АН. ФЛОРЕНЦИЕ

Принимаются всевозможныя декорационныя работы:  
Скульпторныя, льняныя и штукатурныя  
Телефонъ № 921

Tailleur T. COGON, maison du Club artistique à Tiflis

MAISON de COMMERCE

LES FILS DE L. PRYWES ET C<sup>o</sup>

Représentants de fabriques

*Succursale à Tiflis, Armiansky bazar, maison Mantacheff*

SAMOVARS

*de la Société CHEMARINE frères*

Fabricants à TOULA

En vente dans tous les principaux magasins du Caucase

SAVONS DE TOILETTE

PARFUMERIE

de Gustave Stürmer

à Varsovie

TIFLIS

*Golovinsky prospect № 10*

LIBRAIRIE A. V. BRAÏLKO

(ci-devant Bærenstamm, maison fondée en 1857)

Editions russes et étrangères—Nouveautés—Pédagogie  
Abonnements à toutes les publications russes et étrangères

*TIFLIS Armiansky bazar, maison Mantacheff*  
Maison de commerce

SOCIÉTÉ SAMÉDOFF

grand choix de tapis persans, du Téké, du Khokhand—  
Soieries—Etoffes pour costumes & ameublement  
Quatre médailles aux Expositions du Caucase—Ordre  
du Lion & du Soleil de Perse  
Téléphone 855